

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 50

Artikel: Les jouets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 13 décembre 1913 : Souscription pour les vignerons dans le besoin. — Echos du vieux pays (Félix Chavannes). — Les jouets. — Les jeunes filles (Ad. Villemard). — Vie de famille (J. M.). — Dans l'express (M.-E. T.). — L'est bas (S. G.). — Serait-ce un mythe? (A suivre). — Alma, Marzella et le coq mécanique.

Souscription pour les vignerons dans le besoin.

Liste précédente	Fr. 186.—
Un éclaircur et ses deux sœurs	» 4.—
M ^r O.	» 10.—
Total	Fr. 200.—

La souscription est close. — Nous remercions encore très sincèrement les souscripteurs qui ont bien voulu choisir le *Conteur* pour mandataire de leur solidarité patriotique.



ECHOS DU VIEUX PAYS

DE Berthe, un jour, la si douce figure
Vint m'apparaître en un jour enchanteur.
Blanc destrier à la souple encolure
Portait galement un fardeau si flatteur.
Je le suivis bien longtemps dans la plaine,
Et de mon cœur lui confiant les vœux,
Je lui disais : — Filez, aimable reine,
Filez pour nous, filez des jours heureux !

Elle filait. Et de sa haquenée
Avec ardeur je suivais tous les pas.
En devisant, au bout de la journée,
Nous avions fait le tour de ses Etats.
Lors, tout à coup, sous l'ombre d'un vieux chêne,
La vision disparut à mes yeux...
L'écho redit : — Filez, aimable reine,
Filez pour nous, filez des jours heureux.

FÉLIX CHAVANNES.

LES JOUETS

NOËL et le Nouvel-An s'approchent à grands pas. Déjà les mamans courent les magasins de jouets, bien embarrasées souvent de faire leur choix. Quelques-unes, à la bourse moins bien garnie, confectionnent elles-mêmes des poupées et d'autre jouets qui, pour n'avoir pas la marque de Paris ou de Nuremberg, sont tout aussi beaux et durent plus longtemps.

« Le jouet, écrit M. Henry Fouquier, frappe l'imagination tendre des enfants et son choix n'est pas indifférent parfois à leur développement intellectuel et moral. Le professeur Frœbel, méthodique comme le sont volontiers les Allemands, s'inspira de cette vérité pour confectionner toute une série de joujoux, appropriés aux différents âges de l'enfance, et qui devaient servir à leur instruction. Michelet s'enthousiasma pour ce mode d'instruction et en fit un vif éloge. Il eût voulu qu'il n'y eût pas d'autres jouets que ces jouets enseignants, louant, par exemple, l'usage de ces cartes découpées et superposées où l'enfant voit successivement la nature du soi et ses accidents physiques, puis les divisions politiques, Etats, provinces, départements et cités.

» Sans nier l'utilité de ces jouets, je les trouve tout justement trop utilitaires. J'aime le « joujou » qui n'éveille, même de loin, aucune idée de travail chez l'enfant à qui on le donne et qui excite son imagination plutôt qu'il ne fait appel à son attention trop soutenue. C'est pour cela que j'écarterais volontiers les jouets trop scientifiques. Mais, par contre, j'accepterais de préférence ceux qui ne sont pas faits pour être regardés, admirés et délaissés, mais ceux qui laissent à l'enfant, dans ses jeux, de l'initiative et de l'invention. Pour les petites filles, je serais ravi de cuisines assez réelles pour qu'on y puisse faire une dinette « pour de vrai ». Ma poupée ne serait pas une belle dame, attifée une fois pour toutes de beaux atours immuables, mais un bébé nu, avec un trousseau, des costumes divers que l'on combine, qu'on raccommode au besoin quand l'enfant s'est déchiré. De même pour les garçons, le jouet, tout en restant bien un jouet, sera tel qu'on puisse s'en servir longtemps et mettre de l'adresse à en user. A qui veut savoir ce que doit être le jouet, je ne saurais donner de conseil meilleur que celui de regarder les joujoux que se fabriquent les enfants eux-mêmes : la « catin » de nos petites paysannes, l'arc et les flèches des fils de braconniers, le bateau, souvent très bien fait, dans un vieux sabot, des petits pêcheurs. Certes, les fabricants de jouets pourront se montrer ingénieux en perfectionnant les primitifs et éternels joujoux des enfants. Mais qu'ils évitent le jouet trop savant, et, surtout, celui qui parle à la vanité pure par sa richesse inutile. »

A propos de jouets, le *Magasin pittoresque* contait naguère le peu qu'on sait du Français Cruchet, l'inventeur du jouet mécanique :

» Cruchet, de pêcheur devenu marin, venait

à peine d'entrer au service de l'Etat lorsqu'il eut l'honneur de prendre part, le 19 octobre 1805, au combat de Trafalgar, sur le vaisseau *l'Intrépide*, qui combattit seul contre cinq navires anglais et, troué par les boulets, enveloppé d'un ouragan de mitraille, résista héroïquement de midi et demi à six heures.

Capturé par les Anglais, Cruchet fut enfermé dans la prison de Normencross, et, comme ce séjour forcé manquait d'agrément, pour se distraire et s'occuper, il se mit à fabriquer des flûtes à deux trous taillées dans des tiges d'arbustes, ou à découper dans du sureau de petits bateaux qui pouvaient naviguer et qui, sans doute, à son âme de patriote, rappelaient *l'Intrépide*.

Cruchet avait trouvé sa voie. Et pendant dix ans, il émerveilla ses compagnons et ses géoliers par sa prodigieuse adresse. Un jour, le gouverneur avait voulu lui acheter un joujou extraordinaire qu'il avait fait : un trois-mâts avec sa voilure, ses canons, son équipage. On lui en offrait 30 guinées (750 francs) et la liberté.

Cruchet trouva le prix insuffisant. Il acceptait bien les 30 guinées, mais demandait que cinq de ses camarades fussent libérés avec lui. Il paraît qu'à ce prix-là le petit bateau fut trouvé trop cher, et Cruchet fut laissé en prison. Il ne rentra en France que vers 1820 ; sa carrière de constructeur de jouets mécaniques commençait.

Il inventa le *jouet à pédale*, qui ne faisait que deux mouvements, horizontal ou perpendiculaire, quand on appuyait sur la pédale, mais qui pouvait prendre diverses formes (pantin donnant des coups de chapeau, ivrogne portant une bouteille à sa bouche, etc., etc.).

Puis Cruchet, perfectionnant sans cesse ses appareils, imagina les jouets à mouvements combinés, le priseur — une merveille ! — le priseur qui sortait sa tabatière, la présentait, se servait lui-même, secouait son jabot, fermait sa tabatière et la remettait dans sa poche.

Vers le milieu du siècle, Cruchet commençait à être un des vétérans de la fabrication du jouet, lorsqu'on soumit à sa vieille expérience un grave problème que seul, croyait-on, il était capable de résoudre. Ce problème, c'était la confection du bébé *parlant*. Il préoccupait depuis très longtemps les spécialistes.

Cruchet, à qui un fabricant, après beaucoup d'essais malheureux, faisait ses doléances, réfléchit un instant, puis, illuminé par une de ces inspirations de génie, comme en ont parfois les grands inventeurs :

— Vous n'avez donc jamais vu jouer du cor ? demanda-t-il.

— Si, mais je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas, parce que vous ne savez pas voir. C'est là qu'est la solution du problème. Adaptez un pavillon à votre soufflet. Qu'un petit ressort, tenant lieu de la main du corniste, l'ouvre et le ferme tour à tour. Ouvert, vous aurez le son plein : *papa*. Fermé, vous aurez le son sourd : *maman*.

Et voilà comment fut inventé le bébé complet qui honorait également son père et sa mère.

Cruchet mourut très vieux, un peu avant la guerre de 1870, et pauvre, ainsi qu'il convient à un inventeur. Et son nom fut bientôt oublié. »

Les jeunes filles.

Les jeunes filles d'autrefois
Allaient aux champs, allaient au bois,
Bien sagement, les beaux dimanches,
— Avec un garçon, quelquefois —
Les jeunes filles d'autrefois,
S'en allaient cueillir les pervenches.
Les jeunes filles d'à présent
Ont un petit air méprisant
Pour le printemps et la verdure.
Pour trouver cela suffisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ont bien trop de littérature !
Les jeunes filles d'autrefois
Savaient travailler de leurs doigts ;
Elles tricotaient la mitaine
Et cuisinaient tout à la fois.
Les jeunes filles d'autrefois
Raccommodaient les bas de laine.
Les jeunes filles d'à présent
N'ont plus de ces soucis pesants.
Marchant vers la Terre promise,
Vers leur idéal séduisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ne sauraient tailler leur chemise.
Les jeunes filles d'autrefois
Aimaient bien aussi — quelquefois —
Et brodaient leur petit poème.
Au garçon qui serrait leurs doigts,
Les jeunes filles d'autrefois
Disaient tout bonnement : « Je t'aime ».
Les jeunes filles d'à présent
Cherchent les lois du sentiment,
Les raisons de l'amour lui-même.
De l'amour, elles vont disant,
Les jeunes filles d'à présent,
« Oh ! l'amour... c'est tout un problème ! »

AD. VILLEMARD.

VIE DE FAMILLE

PAR ci, par là, quelque rare représentant de cette époque que, justement ou non, l'on a baptisée le « bon vieux temps », parle encore de la « vie de famille » et de son charme. Et nous, les gens de ce temps-ci, nous le regardons, étonnés. La vie de famille, qu'est-ce que cela ?

Alors, le représentant du bon vieux temps lève les yeux et les bras au ciel, exhale de profonds soupirs, entrecoupés de « hélas ! » lamentables.

— Ah ! oui ; ah ! parlez-en, de votre temps moderne. C'est du joli, que votre progrès, dont vous avez toujours plein la bouche. Quand vous avez lâché ce mot magique : le progrès ! il semble qu'il n'y ait plus rien à dire ! Le progrès ! Où est-il, le progrès ? Où ?...

De fait, la réponse n'est pas facile. Le progrès, c'est vite dit ; mais ça ne signifie pas grand-chose. Ce mot, si courant, si répandu, s'accommode de tous les accouplements. On le met à toutes sauces. Il fait son petit effet dans toutes les bouches, encore que, de l'une à l'autre, il change parfois complètement de sens.

« Somme toute, eût dit M. de la Palice, chacun voit le progrès où il lui plaît. Il y a autant de progrès divers que d'individus. »

Et le dictionnaire, duquel se réclament tous ces progrès, ne réussit même pas, dans son inflexible impartialité, à rétablir l'accord.

Le progrès ?... Eh bien... c'est... le progrès ! Voilà !...

Si cette explication ne suffit pas à l'honorable représentant du bon vieux temps, ma foi, tant pis pour lui. Tant peu qu'elle vaille, c'est encore la meilleure.

Pour la vie de famille, il est beaucoup plus

aisé de la définir, quand bien même nous n'en avons plus guère d'exemples sous les yeux.

« On se demande, écrivait l'autre jour un chroniqueur, dans un journal de notre canton, s'il est encore des gens pour goûter le plaisir de veiller en famille, dans la quiétude du chez soi. S'ils existent, nous envions leur bonheur. »

S'ils existent, en effet, ils sont rares, bien rares à coup sûr.

Nous ne parlons pas de ceux qui, n'ayant pas de famille, sont privés des charmes intimes de ces veillées autour de la table ou de la cheminée familiales.

Nous parlons moins encore de ceux qui possèdent une famille, mais en méconnaissent le prix, inestimable, et la quittent tous les soirs, sans avoir même l'excuse d'un prétexte acceptable.

Mais, outre les sans-famille, qu'il faut plaindre, et les « lâcheurs » de famille, sans excuse, il y a ceux que les circonstances ou les exigences de la vie mondaine détournent presque chaque soir de leur foyer. La politique, par exemple, les comités innombrables, les concerts, les conférences, les spectacles, qui sont légion.

Comment voulez-vous que la vie de famille y tienne ? Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, à ce régime, qu'on ne sache plus rester chez soi. Lorsqu'un soir, par hasard — ch ! tout à fait par hasard — rien ne vous oblige à sortir et que l'on peut rester à la maison, on y est tout dépaycé.

Dépaycé, chez soi ! Cela semble une absurdité. Et, pourtant, cela est. On n'y a plus ses habitudes, son petit coin familial. Les fauteuils, bombés et durs, comme au sortir des mains du tapissier, n'ont pas le petit creux douillet, évocateur de longues méditation ou d'aimables causeries. La lampe promène ses rayons, étonnés, sur tout ce qui l'environne. Le feu, dans la cheminée, froide, semble garder jalousement une chaleur qui n'est point pour des inconnus. Qui sont, en effet, ce monsieur, cette dame, ces enfants, bâillant d'ennui, étalés dans les fauteuils ou les coudes sur la table, devant un livre quelconque, tourné à l'envers ? Qui sont-ils ?... Ce sont les maîtres de céans !

Il y a enfin ceux — les journalistes, par exemple, ces privilégiés du sort ?? — que le devoir professionnel arrache sans pitié à leur foyer, à leur famille, à leurs amis, pour courir les soirées, les banquets, les conférences, les assemblées, etc., afin de donner satisfaction au vain désir de ceux qui veulent, le lendemain, lire leur nom et leur éloge, plus ou moins sincère, dans les journaux.

La vie de famille ! C'est de l'histoire ancienne ; c'est une bonne chose qui file, file, file, disparaît, et que le progrès ne remplacera pas.

Mais peut-être, un jour, quand on sera las de toutes ces vanités, de toutes ces futilités, y reviendra-t-on, à la vie de famille !

Espérons-le ! Ce sera du « nouveau ». J. M.

Le mois propice. — Un paysan, dont la conscience n'était pas très tranquille, alla se confesser. Le prêtre ayant ouï les aveux de son paroissien, lui infligea, pour pénitence, un jeûne d'un mois.

Le paysan se récria :

— C'est trop, mon père, beaucoup trop ; je ne puis m'engager pour plus de huit jours.

Là-dessus, il s'en alla. Après quelques pas, il revint :

— Mon père, voulez-vous encore huit jours. Ça fera seize ?

— Mon fils, on ne marchande pas ici comme au marché.

— Puisqu'il en est ainsi, mon père, je jeûnerai un mois. Mais je choisirai le mois de février.

DANS L'EXPRESS

L'AUTRE jour, dans le rapide Berne-Lausanne. Au moment où la locomotive siffle pour le départ entrent en coup de vent dans le wagon, un monsieur et une dame. Le monsieur : gros, majestueux, solennel, catégorie des « Suis-je assez mirobolant ». La dame : fluette, timide, soumise, l'air de s'ennuyer royalement. Le couple s'installe, on part.

Le monsieur tire un livre de sa poche et se met à lire.

Bumplitz. Secousse violente au passage des aiguilles.

Le gros monsieur (*sans quitter son livre des yeux*). — C'était le moment, hein ?

La petite dame. — En effet !

Le gros monsieur se replonge dans sa lecture. Soupairs discrets de la petite dame. On franchit en coup de foudre la station de Thörishaus.

Le gros monsieur (*promenant un regard vague dans la campagne*). — Comme c'est vert !

La petite dame. — N'est-ce pas, mon ami !

Nouveau silence. Fiamatt, Schmitt, Guin.

La petite dame. — Tu n'as pas oublié les clefs, Gustave ?

Grognelement négatif du gros monsieur.

Fribourg. Cinq minutes d'arrêt. Le gros monsieur continue à lire avec acharnement.

La petite dame. — Nous sommes à Fribourg.

Pas de réponse.

Départ. Neyruz, Romont, Palézieux, Chexbres, Grandvaux. Durant tout le trajet, le gros monsieur n'a pas daigné ouvrir la bouche. Au moment où le train entre en gare de Lausanne, il se décide enfin à fermer son livre et à le remettre dans sa poche.

Le gros monsieur (*après avoir jeté un coup d'œil distraité sur les rangées de wagons noirs qui stationnent sur les voies de garage*). — Comme c'est vert !

La petite dame (*avec résignation*). — N'est-ce pas, mon ami !

Et dire que nos braves petites blanchisseuses chantent à plein gosier, le jour durant, en repassant avec ardeur les faux-cols de leurs clients :

L'amour, c'est le soleil,
C'est l'horizon vermeil,
C'est un joli roman,
Etc., etc.

Dans *Boccace*, peut-être. Mais dans l'express de Berne, oh ! la la ! M.-E. T.

L'EST BA

(Patois du district de Grandson.)

Vo sètè què din chlieu praisè dâo fin câro dâo canton, per vè la frontièrè dè N'tsati, iô dèmeuront lè Vouègnâ, sont éloigné dè tu lè maidzo, dai sadze-fennè et dai framaciè. Quand faut allâ batsi, faut allâ âo diablo po allâ âo pridzo, et dâssè chlieu pourè dzein po quazi commin dai suvâdzo ; nè vèyont nion ein hivè què cauquè pouro voyageux què sè sont ègarâ.

On iâdzo din ièna dè chteû maizon, iô la mère étai mouârta dû on part d'ans, n'ètan plie rin què trai à l'otto po fairè leu train et po soigné leu bitè. L'avant prâo à fairè, quiet ? Ora, à n'on certain momin, nè faut-e pas què lo père tchizè malâdo ! L'étai vilbio et n'in attendant plie rin. Et poui vouailè oncouèra on beu què sè boûtsa, et nè la sèpa à l'ègnon nè lè movè et l'uârdzo nè puront lo déboutsî. Ma fai, què faillu-te faire ? Ion dai frâre, lo Fardinand, sè decida d'allâ consurtâ Pierro Dagon, à On-nin, po lo beu, et lo dotteu Malherba, à Binvèlâ, po lo père, et poui à la framaciè, à Grandson, quèri lè remido. Tot cin dèra ai z'inveron dè cin âo six heurè dè tin, peut-itrè mè. Lo Louis étai rechâ à l'otto ; l'a pu vèrè mouèri son père ; et s'impachintâvè dè vèrè rarevâ son frâre. L'al-